

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Désœuvirements Billet doux-amer

Francine Gagnon

Volume 40, Number 5 (239), October 1998

De l'argent

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32064ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, F. (1998). Désœuvirements : billet doux-amer. *Liberté*, 40(5), 75–88.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

FRANCINE GAGNON

DÉSŒUVREMENTS

(billet doux-amer)

à D.D. et à G.G., densités généreuses

*L'homme ne bâtit qu'en tremblant et
dans le provisoire sur un sol volcanique.*
Nietzsche, *Seconde Considération inactuelle*

Voilà une bonne décennie que je me démène comme une démonsse pour pouvoir simplement assurer mes fins de jour. Depuis peu et à la suite de nouvelles coupures qui celles-là n'arrivent plus à se cicatriser, l'heure des bilans a sonné. Ainsi, je serais l'exemple-type de la victime des baby-boomers. C'est donc avec toute la sollicitude, voire le paternalisme de bon ton que l'on juge mon cas désespéré, bien sûr, mais ô combien tributaire d'une situation complexe qui finira bien par se résorber.

Je me suis d'ailleurs farci la panse pendant ce qui est devenu un état permanent de précarité, avec de fols espoirs entretenus par mes devanciers qui un jour deviendraient forcément des vacanciers. Or, après ce qu'il est convenu d'appeler les « trente glorieuses » et à l'approche de la quarantaine, il faut bien que je l'admette : point de boulot à l'horizon. Plusieurs hypothèses sont évoquées pour expliquer cette tendance lourde. D'un

côté, il y a les *futuristes* pour qui la fin du travail est imminente. On songe évidemment à Jeremy Rifkin, lequel, face à la culture de la *nanoseconde* et compte tenu du *re-engineering* — qui est en fait un *downseizing* — qu'elle entraîne, ne fait que constater la tendance actuelle et l'accrédite en faisant d'elle un destin implacable. Si on veut être dans le coup, mieux vaut négocier les nombreux virages déjà en cours, spécialement dans les domaines de l'informatique et de la télématique, et procéder à une rationalisation, sans quoi nous serons emportés par une irrésistible vague de paupérisation. Selon lui, le travail traditionnel est dans une phase de déclin et devra céder le pas à la machine, laquelle s'avère de plus en plus vorace, à l'image de celles qui ont fini par dévorer l'ouvrier modèle dans le film culte *Les Temps modernes*. Cette analyse se double cependant d'un volet humanitaire, car devant la multiplication des victimes de la troisième révolution industrielle, lesquelles ne trouvent plus de débouchés ni au sein de l'État, ni auprès du marché privé, Rifkin propose de miser davantage sur une économie *sociale*, ce qu'il appelle le tiers secteur¹: un royaume aux caractéristiques nobles comme les associations locales, le bénévolat, les dons caritatifs, etc., bref, tous les lieux où les liens communautaires se substitueraient aux seuls murmures marchands.

Évidemment, cette préoccupation sociale, à laquelle nous ne pouvons en tant qu'êtres vertueux que souscrire, possède également des bénéfices marginaux, à savoir refréner les élans cyniques et violents des laissés-pour-compte issus des économies de marché.

1. À ce propos, et surtout pour entendre un autre son de cloche, on lira *L'Économie sociale. L'avenir d'une illusion* (sous la direction de L. Boivin et M. Fortier), Montréal, Fides, 1998, où il est démontré que l'économie sociale ne redistribue pas vraiment la richesse, étant elle-même prisonnière de la logique utilitaire.

*Ceux qui rament dans le sens du courant
font rire les crocodiles.*
proverbe africain

Au fond de l'analyse de Rifkin, on découvre donc un petit Robin des Bois qui voudrait redresser les torts au milieu de la forêt capitaliste sauvage et, du coup, redorer le blason d'une civilisation reposant sur un féroce esprit de compétition. C'est une perspective fort louable, même si elle semble exclure toute contestation des saignées actuelles qui déchirent le tissu social et de la capacité de résistance des travailleurs. Ces contestations, à l'instar du mouvement de grève déclenché par les employés de U.P.S. aux États-Unis, ont d'ailleurs permis d'obtenir une part des bénéfices et de meilleures conditions de travail, particulièrement en ce qui concerne les travailleurs ayant un statut précaire. Et ici, on peut signaler le combat toujours en cours pour exiger des conditions de travail et des salaires décents dans les chaînes de restaurants, en commençant par les sacro-saints McDonald's. De plus, il ne semble pas évident que le travail se rétrécira comme une peau de chagrin dans la mesure où il demeure une sphère privilégiée de réalisation des potentialités humaines. Du reste, il y a des limites aux prodiges accomplis par les machines. Elles suscitent l'admiration quand elles se promènent allégrement sur les cibles ennemies ou encore sur les rochers de la planète Mars, mais elles ne peuvent combler tous les besoins du Sisyphe humain qui doit toujours pousser lui-même son caillou pour fabriquer ses outils ou sa souris pour accoucher d'une montagne de données. La technique se révèle une aide précieuse et permet d'économiser temps, argent et effort humain, mais, au-delà d'une certaine limite, on doit compter encore sur l'ingénuité humaine pour coordonner son univers.

Par ailleurs, il ne faudrait pas oublier que nous appartenons, de gré ou de force, à une société de consom-

mation, ce qui implique qu'elle destine ses produits à des consommateurs qui sont, jusqu'à ce jour du moins, encore des êtres humains. Les machines se soumettent donc à ce diktat qui fait que nous demeurons, pour le meilleur et pour le pire, les plaques tournantes du système économique, quitte à jouir maintenant et à payer plus tard. De plus, chaque nouvelle vague industrielle a enregistré des baisses notoires d'emplois puis, réajustement oblige, un redressement lié à la création d'emplois dérivés. Il me semble que les futuristes sonnent un peu rapidement le glas du travail au lieu d'envisager une réorganisation qui puisse s'inscrire dans le prolongement de la réduction du temps de travail sans pour autant amener les sociétés au bord du gouffre financier.

D'un autre côté, il y a les *nostalgiques*, lesquels imaginent encore possible de recréer un décor pastoral où la nature pourrait retrouver sa dimension sacrée et où l'homme pourrait évoluer en harmonie au sein d'un écosystème où il est partie d'un Tout et non le prédateur absolu du monde. Il s'agirait alors de restaurer le tissu organique de la Terre en pourchassant la mainmise dominatrice des hommes là où elle détruit la sève des arbres et les sucs dans les prés, embrouille les reflets dans les eaux et décime les crêtes des montagnes, compromet la fraîcheur de l'air ambiant, bref, là où l'homme fait de son habitat un désert par son appétit de conquête. La critique vise avant tout la *technique* comme instance responsable de tous les maux que la planète enregistre, telle un sismographe, pour mettre en lumière l'étendue de ses plaies : les guerres totalitaires, la course à l'armement nucléaire, chimique, voire biologique, les blessures infligées à l'environnement, la robotisation du travail, etc. En fait, on se trouve, à travers cette vision néo-romantique du monde, à colporter une illusion fort ancienne, à savoir qu'il faudrait (ré)ontologiser la nature en qui toute la bonté et l'innocence se nichent, alors que la maîtrise de cette même

nature ne ferait qu'exacerber la quête prométhéenne et donc démesurée de l'univers. On se prive ainsi de reconnaître que la raison n'est pas la cible qu'il faut viser mais qu'au contraire c'est l'approche scientifique et technique du monde qui a permis à l'homme de résoudre, par essais (et par erreurs aussi), le puzzle qu'est sa vie sur terre et qui fait que l'homme peut habiter sa planète.

Mais où règne le danger croît aussi ce qui sauve.
Hölderlin, *Hymnes*, « Patmos »

Qu'il y ait nécessité de régir les pratiques expérimentales liées aux ambitions de la raison critique en appelle en effet à des décisions pour clarifier les enjeux et circonscrire les projets, dans une perspective plus globale où nous pourrions fixer des limites face à une expansion qui s'avère pour le moins inquiétante. De toute façon, il faudrait simplement être plus fidèle à l'approche scientifique stricte, laquelle se fonde sur un procès continu de vérification et donc sur une discussion ouverte des objectifs et des fins poursuivis, une perspective inventive et non une gangue positiviste forcément réductrice. En d'autres mots, c'est plutôt une réflexion à courte vue qui sous-tend une perspective opérationnelle sans souci du lendemain, encore moins du surlendemain. Ici, la raison se fait la servante d'un contrôle instrumental au service du pouvoir (et non l'inverse), d'où une perte de vue des finalités d'un monde humain, décidément jamais assez humain. En somme, il faut combattre le progrès sans bornes... au nom même du progrès, aussi humble soit-il. Ni faste ni néfaste, il faut mettre la technique à sa main et non la main à la technique.

Des fois un cri vaut mieux qu'une thèse.
Ralph Waldo Emerson

Entre ces deux attitudes extrêmes, heureusement l'indignation parvient encore à faire entendre sa voix courroucée. On peut mentionner la parution du livre de Viviane Forrester qui dénonce vigoureusement l'« horreur économique » en rappelant que, lorsque le chômage montre son museau exsangue, ce sont des individus en charpie et en os qui en payent le prix. On souhaiterait que l'analyse excède la seule charge menée contre la concurrence mondiale. Néanmoins, reconnaissons que toute une conception du monde se trouve ainsi travestie, pour ne pas dire trahie. C'est donc l'État-providence et le souci collectif qui cèdent le pas à ce qu'on pourrait appeler les sociétés *globalitaires*, entièrement soumises aux impératifs financiers, sans plus. Cependant, on attend encore des solutions qui iraient dans le sens de la formulation d'un nouveau contrat social, d'une plus grande solidarité envers ceux qui sont exclus et marginalisés, d'un pacte éducatif qui redéfinisse les cadres du travail, etc. Mais le cri n'est-il pas le premier balbutiement d'une conscience en état de choc ? Parce que l'on ne peut plus ignorer les effets pervers liés à la précarisation du travail.

J'ai tenté, tant bien que mal, de résister à l'envie d'énumérer quelques-uns des travers qui sont devenus les chemins de traverse de mon labyrinthe professionnel. En vain. Puisqu'il s'agit de violences bien maquillées, ne s'agit-il pas de cas d'espèce, où une minorité d'individus, diplômés en main, se relaient d'une pige à l'autre, pour recueillir quelques miettes, au salaire horaire s'il vous plaît.

Précisons tout de suite qu'il ne saurait s'agir ici de déclarer la guerre aux baby-boomers comme si une génération — qu'on l'appelle X, Y ou Z importe peu — avait

le monopole de la pureté. Je ne saurais me métamorphoser en porte-parole angélique d'une génération sacrifiée et ne suis pas davantage intéressée à m'enfoncer dans le ressentiment, la mauvaise conscience ou, pis encore, la nostalgie du *bon vieux temps*.

En fait, toutes les récriminations qui gravitent autour des crises entre générations confinent au ressassement, le plus souvent envieux. Comme si on pouvait refaire l'histoire du monde à rebours. Seule l'écrevisse a ce privilège, mais c'est au risque de se recroqueviller de bout en bout à force de circuler dans un couloir étroit, qui la ramène, invariablement, à son point de départ.

Il faudrait tout d'abord s'en prendre à ces mythes qui ont une fâcheuse tendance à bloquer toutes les issues concevables. Le plus pernicieux est celui qui consiste à attribuer à la science économique le soin de révéler un ensemble de lois soi-disant *naturelles*, auquel cas le phénomène actuel de la mondialisation des marchés entraînerait une adaptation forcée de toutes les collectivités locales, sous peine de disparaître, à plus ou moins brève échéance. Si, à l'origine, les théoriciens du libéralisme avaient pour dessein de favoriser la prospérité des nations, on ne peut que constater un cruel démenti dans la réalité puisque le culte de la compétitivité profite toujours aux mêmes réseaux financiers², et cela en vertu d'une déréglementation continue, d'une privatisation accrue où les seules forces du marché prévalent et d'une libéralisation des flux financiers visant à renflouer les coffres des sociétés privées. Les gouvernements seraient donc totalement à la remorque de l'économie de marché. Voilà ce que dit le mythe. Pourtant, peu à peu, des citoyens commencent à exiger des comptes quant au fonctionnement

2. Selon l'indice mondial de la compétitivité ou *World Competitiveness Index*. On consultera avec profit l'ouvrage publié par le groupe de Lisbonne: *Limites à la compétitivité*, Montréal, Boréal, 1995.

quasi oligarchique des banques, tendance au monopole que les récentes fusions ne font que confirmer. En fait, si l'on parvenait à abattre le dogme de la *main invisible*, on ne saurait plus tolérer le camouflage des paradis fiscaux, sans oublier les alliances exclusives — verticales ou horizontales —, toutes les entraves au soi-disant « libre marché ». De plus en plus, l'idée d'imposer les transactions financières fait son chemin, de même que la mise sur pied d'une nouvelle convention internationale dont le but serait de régir le flux des capitaux. Rien n'est immuable : il nous incombe de soumettre les consortiums financiers à plus de transparence au lieu de nous métamorphoser en petits moutons de Panurge aveuglés par le spectacle de leur propre « consommation ». Béats.

Le luxe est une nécessité.

publicité glanée à Montréal, dans la rue des Carrières

Non seulement l'argent est-il au cœur de la cité mais il s'accompagne d'un mépris de plus en plus affiché à l'encontre des pauvres. Ce rejet s'accroît dans la mesure où les lois économiques sont envisagées comme des lois objectives. La vision du petit entrepreneur qui a réussi devient alors la norme et tout manquement à ce modèle est perçu comme un échec. Ce qui m'amène à évoquer quelques cas de mise au rancart d'individus, désormais en proie aux quolibets, à l'étiquetage, autrement dit à l'exclusion.

Je commencerai par parler de ma petite misère sans chercher à l'exhiber outre mesure. Juste un peu, comme une étoile qui impose peu à peu, sans bruit.

Jadis et autrefois, il me semble presque ici évoquer l'île des Bienheureux, tellement la jeunesse aidant, c'est avec fougue et enthousiasme que mes projets furent rêvés, esquissés et finalement éprouvés, j'ai espéré devenir professeur de philosophie. J'ai tenté, contre vents et marées, d'entrer dans cet univers qui apparaissait d'emblée ouvert,

tout en demeurant en équilibre instable sur la ligne d'horizon, ne serait-ce que par ses investigations à hautes teneurs énigmatiques. Depuis bientôt quinze ans, j'ai traversé quatre collèges et rien n'est moins acquis dans le beau royaume de la précarité (à vie!). Si je dénonce ici le malaise éprouvé par ceux qui sont comme l'oiseau sur la branche dans le monde de l'éducation, c'est afin d'alerter les gestionnaires qui ne tiennent pas compte de ces quantités négligeables lorsqu'ils devisent dans des forums où il est question d'effectuer à nouveau des petites coupures... dans le système ou, selon un scénario moins dramatique, d'appliquer telle clause restrictive. Ce qui est ici incongru, ce n'est pas tant l'obligation pour la jeunesse de vivre d'expédients, ce qui serait dans l'ordre des choses, mais de comprendre un jour qu'il en sera toujours ainsi. Le tort, au fond, est d'avoir nourri une seule passion, à l'ère de la diversification où les caméléons sont les piliers de la nouvelle société multidisciplinaire. La vocation est décidément « out ». Résultat : le désœuvrement comme *modus vivendi*. Il y en aura qui trouveront romantique cet état des choses et s'en réjouiront : impossible de s'encroûter, c'est le fruit d'une mobilité qui titillerait la débrouillardise. Cependant je crains que l'incertitude à répétition ne finisse par avoir des effets pervers. Parmi ceux-ci se trouve le cynisme qui guette avec ses babines froides, prêtes à lécher les proies de son souverain dédain face à une situation qui n'en finit plus de ressembler à un cul-de-sac. Peut-on imaginer ce qu'implique cette merveilleuse *mobilité*, sinon des énergies chaque fois renouvelées afin de séduire, de tenter (une énième fois) de s'insérer dans un lieu qui ne serait plus un *no man's land*, de s'entêter à laisser une trace, aussi ténue soit-elle ? Peut-on concevoir la vie d'un fantôme qui longe les murs d'enceinte qui resteront toujours des lieux de passage et à qui on confie un quart de tâche, au mieux un demi-temps, autant dire une vie d'éternel tiers exclu ? Cela donne amplement le goût de vociférer.

*Le confort est un besoin.
réclame publicitaire avalant le ciel le
long d'une piste (re)cyclabe
(East Side Story)*

S'il ne s'agissait que de simples jérémiades, on pourrait les aligner et prolonger le mur des lamentations propres aux conflits entre générations, mais ce qui envenime la situation, c'est avant tout l'arrogance qui envahit la cité. Ce n'est plus seulement la publicité découpant les cieux et nous sommant de consommer jusqu'à plus faim qui pose un problème mais le regard exsangue posé sur les individus qui vivent dans la fange. On les soupçonne de paresse indécrottable, d'hypocrisie systématique, de mœurs dépravées, et j'en passe. Il faut dorénavant se débarrasser de cette vermine, et cela commence par le nettoyage des devantures de restaurants et des lieux publics respectés. Il faut surveiller tous les fraudeurs potentiels de l'aide sociale, se débarrasser des squeegees miteux qui heurtent l'image accueillante de fiers Montréalais, renvoyer les immigrants illégaux chez eux, pourchasser les squatters, ces fous et folles du logis. En un mot les pauvres sont devenus des indésirables qui renvoient de notre village global une image pour le moins tordue.

Mais rassurons-nous, il y a une solution qui s'impose pour nettoyer une fois pour toutes la ville de ses indigents. Elle a été émise jadis par un satiriste, Jonathan Swift, un géant dans son genre. Ce dernier fit la «modeste proposition» de donner en pâture les nourrissons irlandais papistes à la clientèle la plus riche du Royaume :

J'ai connu à Londres un Américain fort compétent, lequel m'a révélé qu'un bébé sain et bien nourri constitue à l'âge d'un an un plat délicieux, riche en calories et hygiénique, qu'il soit préparé à l'étouffée, à la broche, au four ou en pot-

au-feu, et j'ai tout lieu de croire qu'il fournit de même d'excellentes fricassées et ragoûts.

Jonathan Swift, *Une Modeste Proposition*

Il ajoutait même que la peau des enfants pourrait fournir des gants pour ces dames et des chaussures pour ces messieurs. La dernière proposition a déjà connu un certain succès dans les pays avant-gardistes en matière de recyclage. Néanmoins, autres temps, autres mœurs, il suffirait aujourd'hui de trier les pauvres, les vagabonds, les drogués, les prostitués, les chômeurs et d'en faire les agapes destinées aux classes favorisées, en s'assurant préalablement que le taux de cholestérol est à son plus bas niveau pour ne pas bloquer les artères déjà congestionnées et les vaisseaux ivres de la clientèle susceptible de se délecter de ces restes humains. Il faut avouer que cette méthode a le mérite d'être écologique et propre, là où un Baudelaire suggérerait plutôt cavalièrement d'assommer les pauvres. Le bâton laisse des traces trop visibles pour qu'une société évoluée comme la nôtre puisse avoir un tel dessein. Il ne faut pas brutaliser des corps déjà dégénérés, il faut juste les assimiler. Solution économique, qui plus est. Et sans reste !

*Je ne suis pas bien du tout assis sur cette chaise
et mon pire malheur est un fauteuil où l'on reste.*

Saint-Denys Garneau, *Regards et jeux dans l'espace*

Il semblerait que même au creux de douillets fauteuils capitonnés, il faille jouer de la chaise musicale et réclamer une autre posture que celle donnée par la seule langue de bois. Mais comment faire pour vivre quand la seule logique marchande commande tous les moments (comptabilisables) de la vie ? Qu'il s'agisse des loisirs, des denrées naturelles comme l'air et l'eau, de la

santé, de l'information, de l'éducation, de la recherche scientifique, de la gestion de la planète, on peut dire, à l'instar de Polanyi que la « société est gérée en tant qu'auxiliaire du marché. Au lieu que l'économie soit encastree dans les relations sociales, ce sont les relations sociales qui sont encastrees dans le système économique³ » et ce, du berceau au tombeau.

Au moment où j'apprends qu'à Montréal l'Accueil Bonneau vient de brûler, faute d'avoir respecté toutes les consignes de sécurité, j'ai envie de conclure avec un exemple tout à fait anodin qui montre que l'entreprise de marginalisation se fait insidieusement et que si parfois, certaines explosions satisfont la lentille cannibale des médias, l'instant d'un clip, dehors ce sont des marginalisations en douce qui se poursuivent et accentuent le sentiment de rejet, de l'itinérance arrivée au bout du rouleau. Il s'agit encore une fois du triomphe de l'argent dans un lieu qui fut jadis ma cour de récréation: le parc Jeanne-Mance. Pendant plus de vingt ans, plusieurs zigotos ont zigzagué sur quelques îlots de terre, volleyeurs comblés par ce site invraisemblable où les quatre points cardinaux présentent des rêveries éveillées, des songes d'une nuit d'été. D'un côté, il y a la montagne qui nous accueille sur ses flancs bien en chair; puis, au sud, des gratte-ciel qui se teintent de dorures dansantes à la tombée de la nuit; au nord, une mini-forêt laisse deviner quelques clairières et des balançoires virevoltant et, enfin, à l'est, une muraille en vieilles pierres et couverte de graffiti ceinture des jardins gardés jalousement par les religieuses de l'ordre des Hospitalières. Ici, l'ancien et le moderne, le bucolique et le ludique ont fait bon ménage au milieu d'un essaim de joueurs, compulsifs pour la plupart.

3. *La Grande Transformation*, Paris, Gallimard, 1983, p. 88.

Dans ce terrain vague, quelques maniaques du ballon-volant installaient tant bien que mal des filets qui aussitôt dressés finissaient par ressembler à de vieilles cordes à linge usées, battant la démesure. Autour de cette aire d'amusement, des joueurs se massaient, s'émoustillaient, s'éclataient et, parfois simplement, contemplaient la dérive des nuages. En dépit des origines pour le moins multiples des adeptes du ballon rond, il y avait une appartenance commune : la gratuité du jeu. Pour qui ne possède ni chalet, ni forfaits voyage, ni bateau, pas même un radeau, dans bien des cas ni parents ni amis, c'était un endroit de recueillement et, souvent, la seule occasion de se mesurer à son prochain. Mais voilà que, depuis un an, il faut payer sa place au soleil. Plusieurs facteurs expliquent ce changement de cap. D'abord, il y a l'effet de mode du volleyball de plage qui s'adresse surtout à de jeunes athlètes dont les jambes ne sont pas déjà beurrées de varices, condition préalable à l'exhibition de muscles bien tendus, ce qui suppose l'équipement de sport assorti, accessoires en sus. De plus, il y a l'arrivée massive du sable blond là où, jadis, c'était dans la rocaille que l'on pouvait s'éclater, au milieu d'une joyeuse cohue. Dorénavant, des employés payés à même les fonds recueillis notent sur des fiches les noms des participants ayant payé leur écot. Il n'y a pas de quoi s'insurger. Après tout il ne s'agit que d'un léger changement et d'un tarif, somme toute, minime. Mais pour celui qui voyait dans ce paysage familier l'évasion d'un balconville à la longue éprouvant, il s'agit d'une métamorphose considérable. Les habitués ne viennent plus. C'est devenu du sport. On attend des résultats, des performances. On forme des équipes en vue de tournois où les participants doivent défrayer les coûts, cela va sans dire. *Exit* le volley ! Heureusement, il reste le vélo, en espérant que personne n'ira installer un poste de péage pour accéder au faite de la montagne ou encore élaborer quelque Disneyland afin

de tirer profit d'une courbe naturelle. Ce ne serait pas la première fois... Ce n'est qu'un exemple banal de la place hyperbolique qu'occupe l'argent de plus en plus et partout : des loisirs aux soupers de famille où l'on discute *business*, de l'école⁴ à la santé à la carte, des agences de rencontre jusque dans l'alcôve, l'amour et l'eau fraîche se monnaient. L'argent n'est plus une commodité, il est une commandite. Comment dites-vous ? *Combien*, vous voulez dire. Vous en coûte-t-il un peu, beaucoup ou pas du tout ? Cherchez l'erreur (ou l'oubli).

4. Un groupe de pression influent auprès de la Commission européenne (ERT) a publié un rapport dans lequel il recommande que le monde des affaires investisse dans l'éducation par le truchement de l'enseignement supérieur à distance : « L'éducation vise à apprendre, non à recevoir un enseignement. Nous n'avons pas de temps à perdre. » Il s'agirait ainsi de mettre au point une « carte d'accréditation des compétences » où un individu pourrait accéder à plusieurs fournisseurs commerciaux d'enseignement par Internet et être crédité des connaissances acquises. Lorsqu'il sera à la recherche d'un emploi, il se branchera à un site « offres d'emploi » géré par une association patronale. Si ses compétences répondent aux attentes de l'employeur, il sera embauché. On n'aurait plus besoin de diplômes, ni du reste d'enseignants, lesquels pourraient alors s'occuper de la population « non rentable ». Le sujet ponctuel, a-national, a-politique ne serait rien d'autre qu'un faisceau de compétences indéfiniment renouvelables. (Cf. *Le monde diplomatique*, juin 1998, « L'école, grand marché du XXI^e siècle », par Gérard de Selys, p. 14-15.)